

ON DISAIT

A MADEMOISELLE JULIA GODLEY

On disait : Elle est adorable !
Ses traits sont pleins d'expression ;
De son âme, perle admirable,
Ils réfléchissent le doux rayon.

On disait : Oh ! qu'elle est gentille !
Dans sa parure il faut la voir.
D'esprit la noble enfant pétillante ;
Qu'elle a d'attraits sans le savoir !

Le bonheur la mit sous son aile,
La fortune la comble encor ;
Talents, grâce, elle a tout pour elle,
Et le ciel lui fit un cœur d'or.

Oui, oui, son cœur d'ange renferme
Tous les parfums de la bonté !
Jamais, jamais il ne se ferme
A la voix de la charité.

Qui dira les dons qu'elle sème
En volant près des malheureux ?
Partout on la bénit, on l'aime,
Et l'on fait pour elle des vœux.

Quand elle passe en équipage,
Au pas de ses deux coursiers noirs,
On dit : Serin au beau plumage,
Passe, passe donc tous les soirs !

Sa voix pure et mélodieuse
A conquis maint admirateur ;
C'est une voix délicieuse,
C'est la voix d'un oiseau chanteur.

1879 P. B.

MISÈRE ET PAUVRETÉ

Nous empruntons cette curieuse légende à une nouvelle édition illustrée du *Bal du diable*, de Charles Narrey, qui vient de paraître chez Calmann Lévy.

Notre-Seigneur Jésus-Christ et saint Pierre vinrent un jour se promener aux environs de Bergues-Saint-Winoc, une fort jolie ville du pays de Flandre.

Ils étaient vêtus plus que simplement, comme gens dont la position est faite et qui ne tiennent pas à jeter de la poudre aux yeux du vulgaire.

Chemin faisant, l'âne qu'ils montaient perdit un de ses fers ; au moment où ils s'en aperçurent, les voyageurs se trouvaient devant la forge de Pierre Lambrecht, que tout le monde dans la contrée appelait Misère, parce qu'il n'était pas riche.

Le forgeron était en train de travailler de son dur métier, sans autre compagnie que celle de son chien, Pauvreté, qui venait de temps en temps lui lécher les mains et lui dire de ses grands yeux mélancoliques :

— Courage, maître ; la vie que tu mènes est rude, mais ton fidèle ami Pauvreté t'aime bien.

Notre-Seigneur Jésus-Christ demanda au forgeron s'il voulait ferrer son âne.

— Entrez et essayez-vous, dit-il ; je vais vous servir tout de suite.

Notre-Seigneur et saint Pierre s'assirent, et Misère ferra l'âne avec un fer d'argent, tandis que Pauvreté se laissait caresser par les étrangers, ce qui était une grande preuve d'estime.

— Combien vous dois-je ? demanda Notre-Seigneur Jésus-Christ, lorsque l'ouvrage fut terminé.

— Rien, répondit le forgeron, qui croyait avoir affaire à plus pauvre que lui.

Notre-Seigneur Jésus-Christ, qui sait tout, avait naturellement lu dans la pensée de Misère.

— Puisque vous êtes si bon et si généreux, dit-il, je vous permets de faire trois souhaits.

— Bien, dit Misère, sans manifester le moindre étonnement.

Et il se mit à réfléchir à ce qu'il demanderait.

— Choisis le ciel, lui souffla saint Pierre à l'oreille.

— D'abord, reprit Misère, je désire que tous ceux qui viendront s'asseoir désormais dans mon grand fauteuil ne puissent se lever sans ma permission.

— Accordé, dit Notre-Seigneur.

— En second lieu...

— Choisis le ciel, répéta saint Pierre, un peu plus haut, cette fois, en tirant le forgeron par la manche de son habit.

— Laissez-moi donc tranquille, vous, répondit brusquement Misère, qui n'aimait pas à être dérangé quand il réfléchissait... En second lieu, continua-t-il, je voudrais que ceux qui grimperaient au haut d'un noyer que j'ai dans mon jardin, ne pussent plus en descendre sans ma permission.

— Accordé, dit Notre-Seigneur.

— En troisième lieu...

— Choisis donc le ciel ! s'écria saint Pierre avec une certaine véhémence.

— Je ne m'en soucie pas... En troisième lieu, dit-il en élevant la voix, j'ai ici une petite bourse en cuir ; je veux que tout ce qui y entrera désormais n'en puisse sortir sans ma permission.

— C'est bien, tout sera ainsi que vous le désirez, dit Notre-Seigneur.

Et, souhaitant le bonjour à Misère, il partit avec son apôtre saint Pierre, qui ne dissimulait pas son mécontentement.

Quelques mois après la visite de Notre-Seigneur, les temps étaient durs, le forgeron tomba dans une misère si grande qu'on lui eût donné son nom, s'il ne l'avait eu déjà.

Il avait employé son dernier morceau de fer et jeté sa dernière croûte de pain à Pauvreté.

La nuit noire venait ajouter encore à la tristesse de cette forge sans vie.

Il déposa son marteau dans un coin et s'assit à califourchon sur son enclume ; il regrettait amèrement de ne s'être pas fait donner un peu d'argent, plutôt que d'avoir formé ces trois souhaits qui ne lui avaient été d'aucune utilité.

Pendant qu'il était perdu dans une immense rêverie, on frappa à la porte.

— Entrez ! cria-t-il sans se déranger.

On leva le loquet, et un homme, petit de taille et courbé par l'âge, entra.

— Misère, vous paraissez triste, dit-il.

— Oui, répondit le forgeron, on le serait à moins. Autrefois j'étais riche, et aujourd'hui je suis pauvre.

— N'est-ce que cela ? c'est un malheur qui n'est pas sans remède ; il m'est aisé de vous rendre aussi riche que la mer est profonde.

— Si vous pouviez faire cela, je vous considérerais comme le premier des hommes.

— Je le puis, mais à une condition : c'est que dans dix ans vous me donniez votre âme.

— Où faut-il vous expédier l'article ?

— Je viendrai prendre livraison ici.

— Marché conclu !

— Signez donc votre nom au bas de ce parchemin, avec votre sang.

— Volontiers ! s'écria le forgeron. Plûtôt vendre mon âme au diable que de croupir toute ma vie dans la gêne !

Et il donna du poing contre l'enclume, en fit sortir quelques gouttes de sang et signa.

Le petit vieillard prit le parchemin et s'éloigna en ricanant.

Misère avait de l'argent autant qu'il en voulait. Tous les matins, il remplissait ses poches. Il mangeait, buvait et chantait le jour, le soir et la nuit, et le lendemain il recommençait.

Tout le monde lui souriait depuis que la fortune lui avait souri.

Mais son bonheur était trop complet pour pouvoir durer ; les dix ans passèrent bien vite, et le diable revint à la forge sous la forme du petit vieillard pour emporter l'âme de Misère.

— Asseyez-vous dans mon grand fauteuil, dit le forgeron, lorsqu'il eut introduit Satan ; vous devez être fatigué, votre voyage est long. Vous ne serez pas fâché de vous reconforter un peu ; j'ai là un excellent jambon et de la forte bière de mars dans ma cave.

Le diable s'assit, allongea sa jambe boiteuse et sentit bientôt un certain bien-être se répandre dans tous ses membres.

Pendant qu'il se prelassait dans le fauteuil, en rêvant au merveilleux jambon et à la bière mousseuse dont il allait se gorger, Misère était allé prendre dans sa forge une verge en fer, avec laquelle il entra en sifflant un air connu.

— Avant de manger du jambon, dit-il

d'un ton goguenard, nous avons à causer d'autres petites affaires.

Et il se mit à frapper si violemment sur le dos de Satan, que celui-ci en devint bleu et gris.

Le pauvre diable, grinçant les dents de colère, voulut se lever et saisir Misère ; impossible : il était comme collé au fauteuil.

— Délivrez-moi ! cria-t-il.

Le forgeron frappait toujours.

— Délivrez-moi ! de grâce.

Le forgeron frappait de plus belle.

— Délivrez-moi, je vous accorde un sursis.

— Voilà enfin une parole conciliante. Je ne vous frapperai plus, mais avant de vous laisser quitter ce fauteuil, je veux que vous me promettiez loyalement de me donner encore dix ans et de me fournir autant d'argent que j'en ai eu depuis votre première et gracieuse visite.

— Je vous le promets, s'écria le boiteux.

— Eh bien, partez donc, vieux drôle ! dit Misère.

Le diable s'envola en se frottant les côtes.

La vie de Misère redevint un long éclat de rire ; les fêtes succédèrent aux fêtes, les bouteilles aux bouteilles et les chansons aux chansons ; mais, hélas ! dix ans sont bientôt passés quand on est heureux.

Un jour, au moment où il y pensait le moins, le forgeron vit entrer chez lui, non plus le vieux diable, qui le craignait, mais bon nombre de solides gaillards, illustrés de deux cornes monumentales et d'une queue immense.

— Mes amis, dit Misère avec une apparente bonne humeur, nous sommes au temps des noix, et une noix succulente est un régal inconnu en enfer. Si, pendant que je vais faire un bout de toilette indispensable pour voyager en votre compagnie, vous aviez envie de grimper quelque peu dans mon noyer, ne vous gênez pas.

Les démons ne se le firent pas dire deux fois ; en moins d'une minute, ils étaient tous montés pêle-mêle à l'arbre.

Misère entra dans sa forge, alluma son feu, éteint depuis vingt ans, chauffa à blanc la longue verge qui avait déjà servi à rosser le vieux diable, et, armé de ce tison, il harcela si bel et si bien ses nouveaux hôtes, qu'ils se mirent à crier comme des damnés :

— Meurtre et feu !

Mais Misère ne cessa la correction que lorsqu'on lui eut promis de le laisser vivre encore dix ans et de lui donner autant d'argent que par le passé.

Dès que l'accord fut conclu, les diables s'enfuirent en boitant des deux pattes.

Misère passa gaiement ses nouveaux dix ans, qui s'envolèrent comme s'envole un beau rêve. Cette fois, tout ce que l'enfer avait de diables valides vint pour le chercher.

Lucifer lui-même était à la tête de son armée.

Quand le forgeron vit cette effroyable bande, il ne put se défendre d'un instant de frayeur ; mais il se rassura en songeant que la vanité est le vice qui a perdu le démon.

— Je me suis laissé assurer, dit-il à Lucifer qui s'avavançait en fronçant le sourcil, que vous pouviez, si c'était votre bon plaisir, vous rendre si petits, que cette bourse vous contiendrait facilement vous et toute votre estimable société. Si cela était vrai, ce serait bien commode pour voyager ; je vous porterais un bout de chemin. Mais c'est sans doute un conte bleu que l'on m'a fait.

Lucifer se méfiait bien un peu du forgeron, mais il ne pouvait deviner sa ruse ; d'un autre côté, il était assez fier de montrer qu'il pouvait l'impossible.

En un clin d'œil, toute l'armée fut dans la bourse, que Misère ferma vivement.

— Vous êtes en mon pouvoir, engeance cornue, il vous en cuira, s'écria Misère en se précipitant dans sa forge.

Il plaça la bourse sur l'enclume et, d'un bras vigoureux, leva son gros marteau qui

retomba de tout son poids sur les malheureux diables.

Ils furent bientôt aussi plats que des pièces de six blancs ; les malheureux poussaient des cris à faire trembler la terre.

— Criez, hurlez, c'est comme si vous chantiez.

— Grâce ! grâce !

— Point de grâce ! dit le forgeron. J'ai un peu d'argent en réserve, je resterai encore quelque temps sur la terre, et, lorsque je mourrai de ma belle mort, je vous emporterai avec moi. Je vous empêcherai ainsi de faire du mal à mes semblables.

Et il mit la bourse dans sa poche.

Comme c'est le diable qui souffle les mauvaises pensées aux pauvres humains, et qu'il était en prison, dès le lendemain, il se passa sur la terre les plus étranges choses : un des amis de Misère vint lui rendre cent écus d'or qu'il lui avait volés au jeu, et le cabaretier lui servit du vin fait avec du raisin ; mais, comme toute médaille a son revers, la cabaretière ne lui sourit plus quand son mari avait le dos tourné ;

Les neveux ne souhaitèrent plus la mort de leurs oncles ;

Les usuriers ne prêtèrent plus qu'à six pour cent ;

Comme on ne passait plus ses nuits à jouer, on n'avait plus mal aux nerfs ; comme on ne courait plus le guilledou à la belle étoile, on n'avait plus de rhumatismes ; bref, comme on ne mangeait plus que pour vivre, on n'était plus malade d'indigestions ni d'aucune autre maladie ;

Les médecins furent ruinés ;

Comme on ne se battait plus,

L'armée n'eut plus d'avancement ;

Les femmes ne furent plus :

Ni coquettes,

Ni mendiantes,

Ni intéressées,

Ni infidèles,

Ni gourmandes,

Ni fausses ;

Elles devinrent insupportables pour tout le monde, surtout pour leurs maris.

La vie était d'une monotonie désespérante.

Personne ne comprenait d'où venait cette vertu chronique, plus déplorable que les plus déplorables calamités, dont on connaît à peu près les causes et dont on prévoit la fin.

On avait nommé des commissions qui avaient fait de l'eau claire, comme les commissions passées et à venir ; toutes avaient constaté le mal, mais aucune n'avait trouvé le remède.

On avait institué des prix Montyon pour celui qui découvrirait un vice, fût-ce le plus mignon de tous.

On avait écrit des volumes contre la vertu, comme on en avait écrit jadis contre les vices ; ils étaient pleins de lettres, de mots et de phrases, mais on avait oublié d'y mettre des idées.

Le comte de Flandre, qui régnait alors que se passaient ces bizarres choses, fit comme le célèbre calife des *Mille et une Nuits*, il parcourut la plus grande partie de ses villes sous un déguisement. Lorsqu'il arriva devant la forge de Misère, entendant un bruit effroyable, il entra.

— Que se passe-t-il ici ? dit-il au forgeron.

Misère montra la bourse et raconta tout à son souverain, qui lui apprit, à son grand étonnement, combien il avait fait de mal en croyant faire le bien.

Tout désolé que fût le forgeron, il n'oublia pas de demander son parchemin, ses dix ans et son argent, avant de délivrer Lucifer et les siens.

Lorsque la promesse fut faite, il délia la bourse, et toute la bande s'enfuit, comme si elle avait eu l'épée de saint Michel dans les reins.

Les vices reflourirent alors comme par enchantement et le monde fut heureux.

Le forgeron vécut de nouveau comme un prince et Pauvreté comme un chien de prélat. L'un buvait dans un verre de cristal de Bohême, l'autre mangeait dans une